



Emmanuelle Chapron, La Vie dans les papiers. Jean-François Séguier, 1703-1784, Bâle, Schwabe, 2024, 269 p., ISBN

978-3-7965-5056-0

Simon Dumas Primbault

► **To cite this version:**

Simon Dumas Primbault. Emmanuelle Chapron, La Vie dans les papiers. Jean-François Séguier, 1703-1784, Bâle, Schwabe, 2024, 269 p., ISBN 978-3-7965-5056-0. *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2026, 72-4, pp.179 - 180. <10.3917/rhmc.724.0180>. <hal-05620929>

HAL Id: hal-05620929

<https://hal.science/hal-05620929v1>

Submitted on 13 May 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

Recension de Emmanuelle Chapron, *La Vie dans les papiers. Jean-François Séguier (1703–1784)*, Bâle : Schwabe, 2024.

Simon Dumas Primbault (OpenEdition Lab, CNRS)

Il est sans doute temps de reprendre, armés de problématiques nouvelles, l'étude de ces fonds savants qui dorment dans nos bibliothèques. (p. 240)

C'est un renouvellement, à tout le moins un prolongement du traitement historiographique traditionnellement réservé aux fonds savants qu'Emmanuelle Chapron appelle de ses vœux avec la publication de *La Vie dans les papiers* – dans la droite ligne éditoriale de la collection Heuristiques dirigée par J.-F. Bert et J. Lamy. Loin d'être anecdotique, ce renouvellement profondément *matériel* de l'étude des fonds savants doit permettre d'envisager à nouveaux frais des problématiques fondamentales de l'histoire des savoirs et c'est à cet exercice ardu que s'attelle Emmanuelle Chapron en plongeant dans les papiers du savant nîmois Jean-François Séguier (1703–1784).

En tension entre le rejet de la modernité portée par les Lumières et son inscription pratique comme acteur de celle-ci, ce polymathe d'un siècle durant lequel s'affirme la spécialisation disciplinaire est un personnage difficile à cerner à l'aide de nos seules grilles de lecture traditionnelles. Afin de déjouer cet écueil, l'autrice propose donc de saisir Séguier par ce qui noue la diversité de ses intérêts en un vaste tissu sans couture et ce qui le lie aux communautés de savoir de son époque : ses pratiques savantes, telles que l'historienne peut les saisir dans la matérialité de son archive. Car c'est bien la transversalité des pratiques qui fait tenir le savant et l'inscrit dans divers réseaux.

Ainsi, plutôt qu'une biographie intellectuelle du savant nîmois, l'autrice se propose d'écrire une « histoire de ses manières de travailler qui restitue la logique de la production d'écrits et leur interaction avec les objets savants collectés, classés, agencés, conservés. » (p. 14) En croisant une multitude de matériaux – plantes, graines, monnaies, fossiles, inscriptions, papiers de formes diverses – qui sont autant d'instruments d'une pratique incorporée qui va « du terrain aux livres et des livres au terrain » (p. 12) en une « herméneutique hybride du lire et du voir » (pp. 12–13), Chapron ambitionne donc d'exhumer le « tronc méthodologique commun » (p. 13) à l'œuvre de Séguier, que l'on voit dans les matériaux de son archive.

Les trois premiers chapitres de l'ouvrage reprennent chronologiquement le parcours de Séguier depuis le collège jésuite et la naissance d'une double passion pour l'antiquité et la botanique, au Grand Tour avec Scipione Maffei, puis la période véronaise dans le palais de celui-ci comme lieu de savoir « quasi académique » (p. 69), jusqu'au retour à Nîmes en 1755. Ce parcours, déjà connu de l'historiographie, se voit enrichi par l'étude des pratiques de Séguier. Dans la minutieuse analyse de son discours expérimental en construction (pp. 30–32), dans ses notes de voyage envisagées comme « mémoire de papier » (p. 39), dans le catalogage des vélins du roi (pp. 49–58) ou encore dans ses trois projets de « recensement du monde » (p. 58) – un herbier total, une bibliothèque de toute la botanique, une bibliographie de tous les auteurs en botanique –, on voit poindre un « style savant » : « Au régime du chasseur-cueilleur d'inscriptions succède celui du quadrillage systématique d'un territoire circonscrit » (p. 65).

La matérialité de ses écrits permet encore de tracer la manière dont Séguier construit et entretient son capital scientifique au sein d'un réseau « articulant provincialisme et horizon européen » (p. 75). En un siècle de « surcharge informationnelle », Séguier est un savant qui – par contraste avec l'esprit de système linnéen (pp. 86sq) – « fait le tour » des savoirs (p. 76) grâce notamment à des formats totalisants comme la bibliothèque, la bibliographie ou la liste exhaustive qu'il construit par assemblages de fragments issus de dépouillements exhaustifs. De la même manière, il herborise dans la campagne véronaise pour produire une botanique locale grâce à la circulation d'inscriptions de terrain, de spécimens, graines et lettres, entre le terrain, la bibliothèque, le jardin et l'herbier (p. 95). Il ouvre encore des espaces moins institutionnels, en particulier son journal de jardin (p. 98), pour y déployer une écriture et des pratiques plus libres.

Le chapitre 4 joue un rôle charnière car il concerne l'activité de Séguier à partir de son retour à Nîmes en s'appesantissant sur ses pratiques matérielles telles qu'elles sont rendues visibles par deux voies d'entrée dans le fonds savant : par « la manière dont les outils de papier ont soutenu l'activité savante dans sa pratique quotidienne », puis par « la question de l'écriture comme lieu d'articulation des champs de savoirs » (p. 118). Ainsi ce chapitre, littéralement au cœur de l'ouvrage, permet-il d'articuler solidement le renouvellement historiographique dans l'étude des papiers savants aux problématiques historiennes traditionnelles. C'est une attention particulière à la matérialité des pratiques que trahit que le fond qui permet de comprendre la figure du polymathe en contrepoint de la spécialisation institutionnelle des savoirs qui marque son siècle : « Listes et notules, croquis et relevés de terrain marquent la transversalité des outils de papier d'un champ de la connaissance à l'autre à travers ses différentes opérations » (p. 119–120). Et le chapitre d'aborder lesdites opérations : la collection « entre discours de la méthode » sur la manière de suivre un itinéraire pour y trouver des spécimens et « sérendipité » de la découverte inattendue d'inscriptions épigraphiques (pp. 120–126), l'organisation de son jardin en caisses dans l'espace et en périodes d'ensemencement dans le temps (pp. 126–130), l'échange d'informations avec des correspondants par don contre-don selon la valeur des spécimens (pp. 130–135) et enfin l'observation-identification-interprétation des échantillons grâce à des ouvrages de référence et des croisements entre spécimens (pp. 135–140) – notamment l'identification de l'inscription du fronton de la Maison Carrée à Nîmes, réalisée grâce à une frise de papier sur laquelle Séguier reporte les trous de fixation par frottis.

L'ouvrage se poursuit en quatre chapitres dédiés aux « mondes de papier » de Séguier : de la bibliothèque (Ch. 5) – sa constitution par achat et emprunt, son catalogage –, aux papiers du savant (Ch. 6) – un chaos « symétrique à la prolifération des livres » (p. 168) et mis en scène tel, mais néanmoins organisé par morceaux –, à la correspondance du Nîmois (Ch. 7) – et ce que la lettre, comme « objet de papier », nous dit des sociabilités savantes (p. 190–191) –, jusqu'au carnet qui recense les visiteurs qu'il reçoit dans son hôtel particulier à partir de 1772 (Ch. 8). Enfin, le dernier chapitre retrace la circulation du legs matériel-intellectuel de Séguier à travers la Révolution, la suppression de l'Académie, l'Empire, jusqu'à la bibliothèque de Nîmes où il est depuis constitué en archive (Ch. 9).

Se saisissant des matérialités modestes et quotidiennes de l'archive du savant – cartes à jouer, bouts de papier, cahiers de notes, listes de spécimens ou médailles, catalogues, tableaux d'observation –, l'historienne en fait un « exceptionnel normal » dont les pratiques révèlent à l'échelle d'une vie les usages courants de ces techniques. Des usages qui se situent en-deçà de la rationalité supposée de tout acte d'inscription ou pratique matérielle, jusque dans une « dimension affective et non calculée » (p. 15). La matérialité n'apparaît pas comme une chose secondaire,

contingente ou anecdotique, elle est l'inextricable substrat de l'activité de pensée du savant et permet de comprendre comment se structure son travail. Ainsi, l'autrice réussit le pari difficile d'apporter, par la matérialité des sources, un regard nouveau sur des problématiques historiennes telles que l'épistémologie singulière du personnage et ses évolutions, son intégration dans les milieux italiens, son compagnonnage avec Maffei et plus largement la fabrique des savoirs dans les académies de province au XVIII^e siècle.